ALEXANDRE KOJÈVE

Introduction à la lecture de Hegel

tel gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« Messieurs! Nous sommes situés dans une époque importante, dans une fermentation, où l'Esprit a fait un bond en avant, a dépassé sa forme concrète antérieure et en acquiert une nouvelle. Toute la masse des idées et des concepts qui ont eu cours jusqu'ici, les liens mêmes du monde, sont dissous et s'effondrent en eux-mêmes comme une vision de rêve. Il se prépare une nouvelle sortie de l'Esprit ; c'est la philosophie qui doit en premier lieu saluer son apparition et la reconnaître, tandis que d'autres, dans une résistance impuissante, restent collés au passé, et la plupart constituent inconsciemment la masse de son apparition. Mais la philosophie, en le reconnaissant comme ce qui est éternel, doit lui présenter des hommages. »

(Hegel, *Conférences de Iéna* de 1806, allocution finale.)

« Le courage de la vérité, la foi en la puissance de l'Esprit, sont la première condition de la philosophie. L'homme, puisqu'il est Esprit, peut et doit se considérer comme digne de tout ce qu'il y a de plus sublime. Il ne peut jamais surestimer la grandeur et la puissance de son esprit. Et s'il a cette foi, rien ne sera assez revêche et dur pour ne pas se révéler à lui. »

(Hegel, 1816.)

Extrait de la publication

NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous nous excusons de la composition quelque peu disparate de cet ouvrage. Le noyau en est formé par les notes prises, de janvier 1933 à mai 1939, au cours que fit M. Alexandre Kojève à l'École pratique des Hautes Études (5ème section) sous le titre de *La Philosophie Religieuse de Hegel* et qui était en réalité une lecture commentée de la *Phénoménologie de l'Esprit*. Ce sont ces notes que nous publions aujourd'hui, revues par M. Alexandre Kojève, à qui ses occupations actuelles n'ont pas permis d'écrire l'*Introduction à la lecture de Hegel* que nous attendions de lui.

Chaque année de cours est complétée par le résumé publié dans l'*Annuaire de l'École des Hautes Études*. De plus, les six premières leçons de l'année 1937-1938 et toute l'année 1938-1939 sont données dans leur texte intégral, selon une version sténographiée que l'on a bien voulu nous confier.

Enfin, « en guise d'introduction », on trouvera la traduction commentée de la section A du chapitre IV de la *Phénoménologie de l'Esprit*, parue sous la signature de M. Alexandre Kojève, dans le numéro de *Mesures*, du 14 janvier 1939.

En appendice, nous avons réuni d'autres textes de M. Kojève :

I. — Le texte intégral de quatre conférences du cours de l'année 1934-1935, sur la dialectique du réel et la méthode phénoménologique ;

II. — Le texte intégral de deux conférences du cours de l'année 1933-1934, sur l'idée de la mort dans la philosophie de Hegel ;

III. — Le plan de la *Phénoménologie de l'Esprit* (plan dont les subdivisions ne s'accordent pas toujours avec celles données par Hoffmeister dans la quatrième édition, de 1937 — édition à laquelle toutes nos références se rapportent ; de plus, ce plan permettra de se reporter à la traduction de J. Hyppolite).

Le lecteur qui ne désire pas suivre le texte de la *Phénoménologie* pourra lire l'Introduction, puis le Résumé des pp. 161-195 et les deux premiers Appendices.

***

Cette seconde édition ne diffère de la première que par la note additionnelle de M. A. Kojève, pp. 436-437.

Raymond QUENEAU.

Extrait de la publication

EN GUISE D'INTRODUCTION (1)

Hegel... erfasst die *Arbeit* als das *Wesen*, als das sich bewährende Wesen des Menschen.

KARL MARX.

1. Traduction commentée de la Section A du chapitre IV de la *Phénoménologie de l'Esprit*, intitulée : « Autonomie et dépendance de la Conscience-de-soi : Maîtrise et Servitude. » Le commentaire est imprimé en italique entre crochets. Les mots réunis par des traits d'union correspondent à un seul terme allemand.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

[*L'homme est Conscience de soi. Il est conscient de soi, conscient de sa réalité et de sa dignité humaines, et c'est en ceci qu'il diffère essentiellement de l'animal, qui ne dépasse pas le niveau du simple Sentiment de soi. L'homme prend conscience de soi au moment où — pour la « première » fois — il dit : « Moi ». Comprendre l'homme par la compréhension de son « origine », c'est donc comprendre l'origine du Moi révélé par la parole.*

Or, l'analyse de la « pensée », de la « raison », de l' « entendement », etc. — d'une manière générale : du comportement cognitif, contemplatif, passif d'un être ou d'un « sujet connaissant », ne découvre jamais le pourquoi ou le comment de la naissance du mot « Moi », et — par suite — de la conscience de soi, c'est-à-dire de la réalité humaine. L'homme qui contemple est « absorbé » par ce qu'il contemple ; le « sujet connaissant » se « perd » dans l'objet connu. La contemplation révèle l'objet, et non le sujet. C'est l'objet, et non le sujet qui se montre à lui-même dans et par — ou, mieux encore, en tant que — acte de connaître. L'homme « absorbé » par l'objet qu'il contemple ne peut être « rappelé à lui » que par un Désir : par le désir de manger, par exemple. C'est le Désir (conscient) d'un être qui constitue cet être en tant que Moi et le révèle en tant que tel en le poussant à dire : « Je... ». C'est le Désir qui transforme l'Être révélé à lui-même par lui-même dans la connaissance (vraie), en un « objet » révélé à un « sujet » par un sujet différent de l'objet et « opposé » à lui. C'est dans et par, ou mieux encore, en tant que « son » Désir que l'homme se constitue et se révèle — à soi-même et aux autres — comme un Moi, comme le Moi essentiellement différent du, et radicalement opposé au, non-Moi. Le Moi (humain) est le Moi d'un — ou du — Désir.

L'être même de l'homme, l'être conscient de soi, implique donc et présuppose le Désir. Par conséquent, la réalité humaine ne peut se constituer et se maintenir qu'à l'intérieur d'une réalité biologique, d'une vie animale. Mais si le Désir animal est la condition nécessaire de la Conscience de soi, il n'en est pas la condition suffisante. A lui seul, ce Désir ne constitue que le Sentiment de soi.

A l'encontre de la connaissance qui maintient l'homme dans une quiétude passive, le Désir le rend in-quiet et le pousse à l'action. Etant née du Désir, l'action tend à le satisfaire, et elle ne peut le faire que par la « négation », la destruction ou tout au moins la transformation de l'objet désiré : pour satisfaire la faim, par exemple, il faut détruire ou, en tout cas, transformer la nourriture.

Ainsi, toute action est « négatrice ». Loin de laisser le donné tel qu'il est, l'action le détruit; sinon dans son être, du moins dans sa forme donnée. Et toute « négativité-négatrice » par rapport au donné est nécessairement active. Mais l'action négatrice n'est pas purement destructive. Car si l'action qui naît du Désir détruit, pour le satisfaire, une réalité objective, elle crée à sa place, dans et par cette destruction même, une réalité subjective. L'être qui mange, par exemple, crée et maintient sa propre réalité par la suppression de la réalité autre que la sienne, par la transformation d'une réalité autre en réalité sienne, par l' « assimilation », l' « intériorisation » d'une réalité « étrangère », « extérieure ». D'une manière générale, le Moi du Désir est un vide qui ne reçoit un contenu positif réel que par l'action négatrice qui satisfait le Désir en détruisant, transformant et « assimilant » le non-Moi désiré. Et le contenu positif du Moi, constitué par la négation, est une fonction du contenu positif du non-Moi nié. Si donc le Désir porte sur un non-Moi « naturel », le Moi sera « naturel » lui aussi. Le Moi créé par la satisfaction active d'un tel Désir aura la même nature que les choses sur lesquelles porte ce Désir: ce sera un Moi « chosiste », un Moi seulement vivant, un Moi animal. Et ce Moi naturel, fonction de l'objet naturel, ne pourra se révéler à lui-même et aux autres qu'en tant que Sentiment de soi. Il ne parviendra jamais à la Conscience de soi.

Pour qu'il y ait Conscience de soi, il faut donc que le Désir porte sur un objet non-naturel, sur quelque chose qui dépasse la réalité donnée. Or la seule chose qui dépasse ce réel donné est le Désir lui-même. Car le Désir pris en tant que Désir, c'est-à-dire avant sa satisfaction, n'est en effet qu'un néant révélé, qu'un vide irréel. Le Désir étant la révélation d'un vide, étant la présence de l'absence d'une réalité, est essentiellement autre chose que la chose désirée, autre chose qu'une chose, qu'un être réel statique et donné, se maintenant éternellement dans l'identité avec soi-même. Le Désir qui porte sur un autre Désir, pris en tant que Désir, créera donc par l'action négatrice et assimilatrice qui le satisfait, un Moi essentiellement autre que le « Moi » animal. Ce Moi, qui se « nourrit » de Désirs, sera lui-même Désir dans son être même, créé dans et par la satisfaction de son Désir. Et puisque le Désir se réalise en tant qu'action négatrice du donné, l'être même de ce Moi sera action. Ce Moi sera non pas, comme le « Moi » animal, « identité » ou égalité avec soi-même, mais « négativité-négatrice ». Autrement dit, l'être même de ce Moi sera devenir, et la forme universelle de cet être sera non pas espace, mais temps. Son maintien dans l'existence signifiera donc pour ce Moi : « ne pas être ce qu'il est (en tant qu'être statique et donné, en tant qu'être naturel, en tant que « caractère inné ») et être (c'est-à-dire devenir) ce qu'il n'est pas ». Ce Moi sera ainsi son propre œuvre : il sera (dans l'avenir) ce qu'il est devenu par la négation (dans le présent) de ce qu'il a été (dans le passé), cette

Extrait de la publication

négation étant effectuée en vue de ce qu'il deviendra. Dans son être même, ce Moi est devenir intentionnel, évolution voulue, progrès conscient et volontaire. Il est l'acte de transcender le donné qui lui est donné et qu'il est lui-même. Ce Moi est un individu (humain), libre (vis-à-vis du réel donné) et historique (par rapport à soi-même). Et c'est ce Moi, et ce Moi seulement, qui se révèle à lui-même et aux autres en tant que Conscience de soi.

Le Désir humain doit porter sur un autre Désir. Pour qu'il y ait Désir humain, il faut donc qu'il y ait tout d'abord une pluralité de Désirs (animaux). Autrement dit, pour que la Conscience de soi puisse naître du Sentiment de soi, pour que la réalité humaine puisse se constituer à l'intérieur de la réalité animale, il faut que cette réalité soit essentiellement multiple. L'homme ne peut donc apparaître sur terre qu'à l'intérieur d'un troupeau. C'est pourquoi la réalité humaine ne peut être que sociale. Mais pour que le troupeau devienne une société, la seule multiplicité des Désirs ne suffit pas; il faut encore que les Désirs de chacun des membres du troupeau portent — ou puissent porter — sur les Désirs des autres membres. Si la réalité humaine est une réalité sociale, la société n'est humaine qu'en tant qu'ensemble de Désirs se désirant mutuellement en tant que Désirs. Le Désir humain, ou mieux encore: anthropogène, constituant un individu libre et historique conscient de son individualité, de sa liberté, de son histoire, et, finalement, de son historicité — le Désir anthropogène diffère donc du Désir animal (constituant un être naturel, seulement vivant et n'ayant qu'un sentiment de sa vie) par le fait qu'il porte non pas sur un objet réel, « positif », donné, mais sur un autre Désir. Ainsi, dans le rapport entre l'homme et la femme, par exemple, le Désir n'est humain que si l'un désire non pas le corps, mais le Désir de l'autre, s'il veut « posséder » ou « assimiler » le Désir pris en tant que Désir, c'est-à-dire s'il veut être « désiré » ou « aimé » ou bien encore: « reconnu » dans sa valeur humaine, dans sa réalité d'individu humain. De même, le Désir qui porte sur un objet naturel n'est humain que dans la mesure où il est « médiatisé » par le Désir d'un autre portant sur le même objet : il est humain de désirer ce que désirent les autres, parce qu'ils le désirent. Ainsi, un objet parfaitement inutile au point de vue biologique (tel qu'une décoration, ou le drapeau de l'ennemi) peut être désiré parce qu'il fait l'objet d'autres désirs. Un tel Désir ne peut être qu'un Désir humain, et la réalité humaine en tant que différente de la réalité animale ne se crée que par l'action qui satisfait de tels Désirs: l'histoire humaine est l'histoire des Désirs désirés.

Mais cette différence — essentielle — mise à part, le Désir humain est analogue au Désir animal. Le Désir humain tend, lui aussi, à se satisfaire par une action négatrice, voire transformatrice et assimilatrice. L'homme se « nourrit » de Désirs comme l'animal

se nourrit de choses réelles. Et le Moi humain, réalisé par la satisfaction active de ses Désirs humains, est tout autant fonction de sa « nourriture » que le corps de l'animal l'est de la sienne.

Pour que l'homme soit vraiment humain, pour qu'il diffère essentiellement et réellement de l'animal, il faut que son Désir humain l'emporte effectivement en lui sur son Désir animal. Or, tout Désir est désir d'une valeur. La valeur suprême pour l'animal est sa vie animale. Tous les Désirs de l'animal sont en dernière analyse une fonction du désir qu'il a de conserver sa vie. Le Désir humain doit donc l'emporter sur ce désir de conservation. Autrement dit, l'homme ne « s'avère » humain que s'il risque sa vie (animale) en fonction de son Désir humain. C'est dans et par ce risque que la réalité humaine se crée et se révèle en tant que réalité; c'est dans et par ce risque qu'elle « s'avère », c'est-à-dire se montre, se démontre, se vérifie et fait ses preuves en tant qu'essentiellement différente de la réalité animale, naturelle. Et c'est pourquoi parler de l' « origine » de la Conscience de soi, c'est nécessairement parler du risque de la vie (en vue d'un but essentiellement non-vital).

L'homme « s'avère » humain en risquant sa vie pour satisfaire son Désir humain, c'est-à-dire son Désir qui porte sur un autre Désir. Or, désirer un Désir c'est vouloir se substituer soi-même à la valeur désirée par ce Désir. Car sans cette substitution on désirerait la valeur, l'objet désiré, et non le Désir lui-même. Désirer le Désir d'un autre, c'est donc en dernière analyse désirer que la valeur que je suis ou que je « représente » soit la valeur désirée par cet autre : je veux qu'il « reconnaisse » ma valeur comme sa valeur, je veux qu'il me « reconnaisse » comme une valeur autonome. Autrement dit, tout Désir humain, anthropogène, générateur de la Conscience de soi, de la réalité humaine, est, en fin de compte, fonction du désir de la « reconnaissance ». Et le risque de la vie par lequel « s'avère » la réalité humaine est un risque en fonction d'un tel Désir. Parler de l' « origine » de la Conscience de soi, c'est donc nécessairement parler d'une lutte à mort en vue de la « reconnaissance ».

Sans cette lutte à mort de pur prestige, il n'y aurait jamais eu d'êtres humains sur terre. En effet, l'être humain ne se constitue qu'en fonction d'un Désir portant sur un autre Désir, c'est-à-dire — en fin de compte — d'un désir de reconnaissance. L'être humain ne peut donc se constituer que si deux au moins de ces Désirs s'affrontent. Et puisque chacun des deux êtres doués d'un tel Désir est prêt à aller jusqu'au bout dans la poursuite de sa satisfaction, c'est-à-dire est prêt à risquer sa vie — et mettre, par conséquent, en péril celle de l'autre — afin de se faire « reconnaître » par l'autre, de s'imposer à l'autre en tant que valeur suprême, — leur rencontre ne peut être qu'une lutte à mort. Et c'est seulement dans et par une telle lutte que la réalité humaine s'engendre, se constitue, se réalise

Extrait de la publication

et se révèle à elle-même et aux autres. Elle ne se réalise donc et ne se révèle qu'en tant que réalité « reconnue ».

Cependant, si tous les hommes — ou, plus exactement, tous les êtres en voie de devenir des êtres humains — se comportaient de la même manière, la lutte devrait nécessairement aboutir à la mort de l'un des adversaires, ou des deux à la fois. Il ne serait pas possible que l'un cède à l'autre, qu'il abandonne la lutte avant la mort de l'autre, qu'il « reconnaisse » l'autre au lieu de se faire « reconnaître » par lui. Mais s'il en était ainsi, la réalisation et la révélation de l'être humain seraient impossibles. Ceci est évident pour le cas de la mort des deux adversaires, puisque la réalité humaine — étant essentiellement Désir et action en fonction du Désir — ne peut naître et se maintenir qu'à l'intérieur d'une vie animale. Mais l'impossibilité reste la même dans le cas où l'un seulement des adversaires est tué. Car avec lui disparaît cet autre Désir sur lequel doit porter le Désir, afin d'être un Désir humain. Le survivant, ne pouvant pas être « reconnu » par le mort, ne peut pas se réaliser et se révéler dans son humanité. Pour que l'être humain puisse se réaliser et se révéler en tant que Conscience de soi, il ne suffit donc pas que la réalité humaine naissante soit multiple. Il faut encore que cette multiplicité, cette « société », implique deux comportements humains ou anthropogènes essentiellement différents.

Pour que la réalité humaine puisse se constituer en tant que réalité « reconnue », il faut que les deux adversaires restent en vie après la lutte. Or ceci n'est possible qu'à condition qu'ils se comportent différemment dans cette lutte. Par des actes de liberté irréductibles, voire imprévisibles ou « indéductibles », ils doivent se constituer en tant qu'inégaux dans et par cette lutte même. L'un, sans y être aucunement « prédestiné », doit avoir peur de l'autre, doit céder à l'autre, doit refuser le risque de sa vie en vue de la satisfaction de son désir de « reconnaissance ». Il doit abandonner son désir et satisfaire le désir de l'autre : il doit le « reconnaître » sans être « reconnu » par lui. Or, le « reconnaître » ainsi, c'est le « reconnaître » comme son Maître et se reconnaître et se faire reconnaître comme Esclave du Maître.

Autrement dit, à son état naissant, l'homme n'est jamais homme tout court. Il est toujours, nécessairement et essentiellement, soit Maître, soit Esclave. Si la réalité humaine ne peut s'engendrer qu'en tant que sociale, la société n'est humaine — du moins à son origine — qu'à condition d'impliquer un élément de Maîtrise et un élément de Servitude, des existences « autonomes » et des existences « dépendantes ». Et c'est pourquoi parler de l'origine de la Conscience de soi, c'est nécessairement parler « de l'autonomie et de la dépendance de la Conscience de soi, de la Maîtrise et de la Servitude ».

Si l'être humain ne s'engendre que dans et par la lutte qui aboutit

Extrait de la publication

à la relation entre Maître et Esclave, la réalisation et la révélation progressives de cet être ne peuvent, elles aussi, s'effectuer qu'en fonction de cette relation sociale fondamentale. Si l'homme n'est pas autre chose que son devenir, si son être humain dans l'espace est son être dans le temps ou en tant que temps, si la réalité humaine révélée n'est rien d'autre que l'histoire universelle, cette histoire doit être l'histoire de l'interaction entre Maîtrise et Servitude : la « dialectique » historique est la « dialectique » du Maître et de l'Esclave. Mais si l'opposition de la « thèse » et de l' « antithèse » n'a un sens qu'à l'intérieur de la conciliation par la « synthèse », si l'histoire au sens fort du mot a nécessairement un terme final, si l'homme qui devient doit culminer en l'homme devenu, si le Désir doit aboutir à la satisfaction, si la science de l'homme doit avoir la valeur d'une vérité définitivement et universellement valable, — l'interaction du Maître et de l'Esclave doit finalement aboutir à leur « suppression dialectique ». —

Quoi qu'il en soit, la réalité humaine ne peut s'engendrer et se maintenir dans l'existence qu'en tant que réalité « reconnue ». Ce n'est qu'en étant « reconnu » par un autre, par les autres, et — à la limite — par tous les autres, qu'un être humain est réellement humain : tant pour lui-même que pour les autres. Et ce n'est qu'en parlant d'une réalité humaine « reconnue » qu'on peut, en l'appelant humaine, énoncer une vérité au sens propre et fort du terme. Car c'est seulement dans ce cas qu'on peut révéler par son discours une réalité. C'est pourquoi, en parlant de la Conscience de soi, de l'homme conscient de lui-même, il faut dire :]

La Conscience-de-soi existe *en* et *pour soi* dans la mesure et par le fait qu'elle existe (en et pour soi) pour une autre Conscience-de-soi ; c'est-à-dire qu'elle n'existe qu'en tant qu'entité-reconnue.

. . . . . .

Ce concept pur de la reconnaissance, c'est-à-dire du redoublement de la Conscience-de-soi à l'intérieur de son unité, doit être considéré maintenant dans l'aspect sous lequel son évolution apparaît à la Conscience-de-soi. [*C'est-à-dire non pas au philosophe qui en parle, mais à l'homme conscient de soi qui reconnaît un autre homme ou se fait reconnaître par lui.*]

Cette évolution rendra d'abord manifeste l'aspect de l'*inégalité* des deux Consciences-de-soi [*c'est-à-dire des deux hommes qui s'affrontent en vue de la reconnaissance*]. Ou, en d'autres termes, elle rendra manifeste l'expansion du moyen-terme [*qui est la reconnaissance mutuelle et réciproque*] dans les deux points-extrêmes [*qui sont les deux qui s'affrontent*] ; ceux-ci, pris en tant que points-extrêmes, sont opposés l'un à l'autre et, par conséquent, tels que l'un est uniquement entité-reconnue, et l'autre — uniquement entité-reconnaissante. [*Au prime abord, l'homme qui*

Extrait de la publication

veut se faire reconnaître par un autre ne veut nullement le reconnaître à son tour. S'il réussit, la reconnaissance ne sera donc pas mutuelle et réciproque : il sera reconnu mais ne reconnaîtra pas celui qui le reconnaît.]

Au prime abord, la Conscience-de-soi est Être-pour-soi simple-ou-indivis ; elle est identique-à-elle-même par l'acte-d'exclure d'*elle* tout ce qui est *autre* [*qu'elle*]. Sa réalité-essentielle et son objet-chosiste absolu sont pour elle : *Moi* [*Moi isolé de tout et opposé à tout ce qui n'est pas Moi*]. Et, dans cette *immédiateté*, c'est-à-dire dans cet *être-donné* [*c'est-à-dire non produit par un processus actif créateur*] de son Être-pour-soi, la Conscience-de-soi est une *entité-particulière-et-isolée*. Ce qui, pour elle, est autre qu'elle, existe pour elle comme un objet-chosiste privé-de-réalité-essentielle, marqué du caractère de l'entité-négative.

Mais [*dans le cas que nous étudions*] l'entité-autre est, elle aussi, une Conscience-de-soi : un individu-humain se présente à un individu-humain. Se présentant ainsi d'*une-manière-immédiate*, ces individus existent l'un pour l'autre dans le mode-d'être des objets-chosistes vulgaires. Ils sont des formes-concrètes *autonomes*, des Consciences plongées dans l'*être-donné* de la *vie-animale*. Car c'est en tant que vie-animale que s'est déterminé ici l'objet-choisiste existant-comme-un-être-donné. Ils sont des Consciences qui n'ont pas encore accompli, l'*une pour l'autre*, le mouvement [*dialectique*] de l'abstraction absolue, qui consiste dans l'acte-d'extirper tout être-donné immédiat, et dans le fait de n'être rien d'autre que l'être-donné purement négatif-ou-négateur de la conscience identique-à-elle-même.

Ou, en d'autres termes, ce sont des entités qui ne se sont pas encore manifestées l'une à l'autre en tant qu'*Être-pour-soi* pur, c'est-à-dire en tant que Conscience-*de-soi*. [*Lorsque deux « premiers » hommes s'affrontent pour la première fois, l'une ne voit dans l'autre qu'un animal, d'ailleurs dangereux et hostile, qu'il s'agit de détruire, et non pas un être conscient de soi représentant une valeur autonome.*] Chacun de ces deux individus-humains est, certes, subjectivement-certain de soi-même ; mais il ne l'est pas de l'autre. Et c'est pourquoi sa propre certitude-subjective de soi n'a pas encore de vérité [*c'est-à-dire qu'elle ne révèle pas encore une réalité ; ou en d'autres termes, — une entité objectivement, inter-subjectivement, voire universellement reconnue, donc existante et valable*]. Car la vérité de sa certitude-subjective [*de l'idée qu'il se fait de lui-même, de la valeur qu'il s'attribue*] n'aurait pu être rien d'autre que le fait que son propre Être-pour-soi se soit manifesté à lui en tant qu'objet-chosiste autonome ; ou bien, ce qui est la même chose : — que l'objet-chosiste se soit manifesté à lui en tant que cette certitude-subjective pure de soi-même ; [*il faut donc qu'il retrouve dans la réalité extérieure, objective, l'idée intime qu'il*

Extrait de la publication

se fait de lui-même.] Mais d'après le concept de la reconnaissance, ceci n'est possible que s'il accomplit pour l'autre (tout comme l'autre l'accomplit pour lui) l'abstraction pure en question de l'Être-pour-soi : chacun l'accomplissant en soi-même d'une part par sa propre activité, et d'autre part par l'activité de l'autre.

[*Le « premier » homme qui rencontre pour la première fois un autre homme s'attribue déjà une réalité et une valeur autonomes, absolues : on peut dire qu'il se croit être homme, qu'il a la « certitude subjective » de l'être. Mais sa certitude n'est pas encore un savoir. La valeur qu'il s'attribue peut être illusoire ; l'idée qu'il se fait de lui-même peut être fausse ou folle. Pour que cette idée soit une vérité il faut qu'elle révèle une réalité objective, c'est-à-dire une entité qui vaut et existe non pas seulement pour elle-même, mais encore pour des réalités autres qu'elle. Dans le cas en question, l'homme, pour être vraiment, véritablement « homme », et se savoir tel, doit donc imposer l'idée qu'il se fait de lui-même à d'autres que lui : il doit se faire reconnaître par les autres (dans le cas limite idéal : par tous les autres). Ou bien encore : il doit transformer le monde (naturel et humain) où il n'est pas reconnu, en un monde où cette reconnaissance s'opère. Cette transformation du monde hostile à un projet humain en un monde qui est en accord avec ce projet, s'appelle « action », « activité ». Cette action — essentiellement humaine puisque humanisatrice, anthropogène — commencera par l'acte de s'imposer au « premier » autre qu'on rencontrera. Et puisque cet autre, s'il est (ou plus exactement s'il veut être, et se croit) un être humain, doit en faire autant, la « première » action anthropogène prend nécessairement la forme d'une lutte : d'une lutte à mort entre deux êtres se prélendant des hommes ; d'une lutte de pur prestige menée en vue de la « reconnaissance » par l'adversaire. En effet :*]

La *manifestation* de l'individu-humain pris en tant qu'abstraction pure de l'Être-pour-soi consiste dans le fait de se montrer comme étant la négation pure de son mode-d'être objectif-ou-chosiste ; ou en d'autres termes de montrer qu'être pour soi, ou être homme, c'est n'être lié à aucune *existence* déterminée, c'est ne pas être lié à la particularité-isolée universelle de l'existence en-tant-que-telle, c'est ne pas être lié à la vie. Cette manifestation est une activité *doublée* : activité de l'autre et activité par soi-même. Dans la mesure où cette activité est activité *de l'autre*, chacun des deux hommes poursuit la mort de l'autre. Mais dans cette activité de l'autre se trouve aussi le deuxième aspect, à savoir l'*activité par soi-même* : car l'activité en question implique en elle le risque de la vie propre de celui qui agit. La relation des deux Consciences-de-soi est donc déterminée de telle sorte que celles-ci s'*avèrent* — chacune pour soi et l'une pour l'autre — par la lutte pour la vie et la mort.

[« *S'avèrent* », *c'est-à-dire font leurs preuves, c'est-à-dire trans-*

forment en vérité objective, ou universellement valable et reconnue, la certitude purement subjective que chacune a de sa propre valeur. La vérité est la révélation d'une réalité. Or, la réalité humaine ne se crée, ne se constitue que dans la lutte en vue de la reconnaissance et par le risque de la vie qu'elle implique. La vérité de l'homme, ou la révélation de sa réalité, présuppose donc la lutte à mort. Et c'est pourquoi] les individus-humains sont obligés d'engager cette lutte. Car ils doivent élever au rang de vérité la certitude-subjective qu'ils ont d'eux-mêmes d'*exister pour soi*, chacun devant le faire en l'autre et en lui-même. Et c'est uniquement par le risque de la vie que s'avère la liberté, que s'avère le fait que ce n'est pas l'*être-donné* [*non créé par l'action consciente et volontaire*], que ce n'est pas le mode-d'être *immédiat* [*naturel, non médiatisé par l'action* (*négatrice du donné*)] dans lequel la Conscience-de-soi se présente [*dans le monde donné*], que ce n'est pas le fait d'être submergé dans l'extension de la vie-animale qui sont — pour elle — la réalité-essentielle, mais qu'il n'y a au contraire rien en elle qui ne soit pas, pour elle, un élément-constitutif évanouissant. Autrement dit, c'est seulement par le risque de la vie que s'avère le fait que la Conscience-de-soi n'est rien d'autre que pur *Être-pour-soi*. L'individu-humain qui n'*a* pas osé-risquer sa vie peut, certes, être reconnu en tant qu'une *personne-humaine*. Mais il n'a pas atteint la vérité de ce fait d'être-reconnu en tant qu'une Conscience-de-soi autonome. Chacun donc des deux individus-humains doit avoir pour but la mort de l'autre, tout comme il risque sa propre vie. Car l'entité-autre ne vaut pas plus pour lui que lui-même. Sa réalité-essentielle [*qui est sa réalité et sa dignité humaines reconnues*] se manifeste à lui comme une entité-autre [*comme un autre homme, qui ne le reconnaît pas, et qui est donc indépendant de lui*]. Il est en dehors de soi [*tant que l'autre ne l'a pas « rendu » à lui-même, en le reconnaissant, en lui révélant qu'il l'a reconnu, et en lui montant ainsi qu'il dépend de lui, qu'il n'est pas absolument autre que lui*]. Il doit supprimer son être-en-dehors-de-soi. L'entité-autre [*que lui*] est ici une Conscience existant-comme-un-être-donné et empêtré [*dans le monde naturel*] d'une manière-multiple-et-variée. Or, il doit contempler son être-autre comme Être-pour-soi pur, c'est-à-dire comme négativité-négatrice absolue. [*C'est dire que l'homme n'est humain que dans la mesure où il veut s'imposer à un autre homme, se faire reconnaître par lui. Au premier abord, tant qu'il n'est pas encore effectivement reconnu par l'autre, c'est cet autre qui est le but de son action, c'est de cet autre, c'est de la reconnaissance par cet autre que dépendent sa valeur et sa réalité humaines, c'est dans cet autre que se condense le sens de sa vie. Il est donc « en dehors de soi ». Mais ce sont sa propre valeur et sa propre réalité qui lui importent, et il veut les avoir en lui-même. Il doit donc supprimer son « être-autre ».*

C'est-à-dire qu'il doit se faire reconnaître par l'autre, avoir en lui-même la certitude d'être reconnu par un autre. Mais pour que cette reconnaissance puisse le satisfaire, il faut qu'il sache que l'autre est un être humain. Or, au prime abord, il ne voit en lui que l'aspect d'un animal. Pour savoir que cet aspect révèle une réalité humaine, il doit voir que l'autre aussi veut se faire reconnaître, et qu'il est prêt lui aussi à risquer, à « nier » sa vie animale dans une lutte pour la reconnaissance de son être-pour-soi humain. Il doit donc « provoquer » l'autre, le forcer à engager une lutte à mort de pur prestige. Et l'ayant fait, pour ne pas être tué lui-même, il est obligé de tuer l'autre. Dans ces conditions, la lutte pour la reconnaissance ne peut donc se terminer que par la mort de l'un des adversaires, — ou des deux à la fois.] Mais cet acte-de-s'avérer par la mort supprime la vérité [*ou réalité objective révélée*] qui était censée en ressortir ; et, par cela même, il supprime aussi la certitude-subjective de soi-même en-tant-que-telle. Car, de même que la vie-animale est la position *naturelle* de la Conscience, c'est-à-dire l'autonomie privée de la négativité-négatrice absolue, la mort est la négation *naturelle* de la Conscience, c'est-à-dire la négation privée de l'autonomie ; la négation donc, qui continue à être privée de la signification exigée de la reconnaissance. [*C'est-à-dire : si les deux adversaires périssent dans la lutte, la « conscience » est supprimée complètement ; car l'homme n'est plus qu'un corps inanimé après sa mort. Et si l'un des adversaires reste en vie mais tue l'autre, il ne peut plus être reconnu par lui ; le vaincu mort ne reconnaît pas la victoire du vainqueur. La certitude que le vainqueur a de son être et de sa valeur reste donc purement subjective et n'a pas ainsi de « vérité ».*] Par la mort s'est constituée, il est vrai, la certitude-subjective du fait que les deux ont risqué leurs vies et que chacun l'a méprisée en lui-même et en l'autre. Mais cette certitude ne s'est pas constituée pour ceux qui ont soutenu cette lutte. Par la mort, ils suppriment leur conscience posée dans cette entité étrangère qu'est l'existence naturelle. C'est-à-dire ils se suppriment eux-mêmes. [*Car l'homme n'est réel que dans la mesure où il vit dans un monde naturel. Ce monde lui est, certes, « étranger » ; il doit le « nier », le transformer, le combattre pour s'y réaliser. Mais sans ce monde, en dehors de ce monde, l'homme n'est rien.*] Et ils sont supprimés en tant que *points-extrêmes* voulant exister pour soi ; [*c'est-à-dire : consciemment, et indépendamment du reste de l'univers.*] Mais par cela même disparaît du jeu des variations l'élément-constitutif essentiel, à savoir l'acte de se décomposer en points-extrêmes de déterminations opposées. Et le moyen-terme s'affaisse en une unité morte, qui est décomposée en points-extrêmes morts, seulement existant-comme-des-êtres-donnés, et non opposés [*l'un à l'autre dans, par et pour une action au cours de laquelle l'un essaie de « supprimer » l'autre en se « posant » soi-*

Extrait de la publication

même, et de se poser en supprimant l'autre.] Et les deux ne se donnent pas réciproquement l'un à l'autre et ne se reçoivent pas en retour l'un de l'autre par la conscience. Au contraire, ils ne font que se libérer mutuellement d'une-manière-indifférente, comme des choses. [*Car le mort n'est plus qu'une chose inconsciente, dont le vivant se détourne avec indifférence, puisqu'il ne peut plus rien en attendre pour soi.*] Leur action meurtrière est la négation abstraite. Ce n'est pas la négation [*effectuée*] par la conscience, qui *supprime* de telle façon qu'elle *garde* et *conserve* l'entité-supprimée et par cela même survit au fait-d'être-supprimée. [*Cette « suppression » est « dialectique ». « Supprimer dialectiquement » veut dire : supprimer en conservant le supprimé, qui est sublimé dans et par cette suppression conservante ou cette conservation supprimante. L'entité supprimée dialectiquement est annulée dans son aspect contingent (et dénué de sens, « insensé ») d'entité naturelle donnée (« immédiate ») : mais elle est conservée dans ce qu'elle a d'essentiel (et de signifiant, de significatif) ; étant ainsi médiatisée par la négation. elle est sublimée ou élevée à un mode d'être plus « compréhensif » et compréhensible que celui de sa réalité immédiate de pure et simple donnée positive et statique, qui n'est pas le résultat d'une action créatrice, c'est-à-dire négatrice du donné.*

Il ne sert donc à rien à l'homme de la Lutte de tuer son adversaire. Il doit le supprimer « dialectiquement ». C'est-à-dire qu'il doit lui laisser la vie et la conscience et ne détruire que son autonomie. Il ne doit le supprimer qu'en tant qu'opposé à lui et agissant contre lui. Autrement dit, il doit l'asservir.]

Ce qui se constitue pour la Conscience-de-soi dans cette expérience [*de la lutte meurtrière*], c'est le fait que la vie-animale lui est tout aussi essentielle que la pure conscience-de-soi. Dans la Conscience-de-soi immédiate, [*c'est-à-dire dans le « premier » homme qui n'est pas encore « médiatisé » par ce contact avec l'autre que crée la lutte,*] le Moi simple-ou-indivis [*de l'homme isolé*] est l'objet-chosiste absolu. Mais pour nous ou en soi [*c'est-à-dire pour l'auteur et le lecteur de ces lignes, qui voient l'homme tel qu'il s'est constitué définitivement à la fin de l'histoire par l'inter-action sociale accomplie,*] cet objet-chosiste, c'est-à-dire le Moi, est la médiation absolue, et il a pour élément-constitutif essentiel l'autonomie qui se maintient. [*C'est-à-dire : l'homme réel et véritable est le résultat de son inter-action avec les autres ; son Moi et l'idée qu'il se fait de lui-même sont « médiatisés » par la reconnaissance obtenue en fonction de son action. Et sa véritable autonomie est celle qu'il* maintient *dans la réalité sociale par l'effort de cette action.*] La dissolution de cette unité simple-ou-indivise [*qu'est le Moi isolé*] est le résultat de la première expérience [*que l'homme fait lors de sa « première » lutte, encore meurtrière*]. Par cette expé-

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ALEXANDRE KOJÈVE

Introduction à la lecture de Hegel

Leçons sur la *Phénoménologie de l'Esprit*
professées de 1933 à 1939
à l'École des Hautes Études
réunies et publiées par Raymond Queneau

Le noyau de cet ouvrage est formé par les notes prises de janvier 1933 à mai 1939 au cours que fit Alexandre Kojève à l'École pratique des Hautes Études, sous le titre *La philosophie religieuse de Hegel*, et qui était en réalité une lecture commentée de la *Phénoménologie de l'Esprit*. Chaque année de cours est complétée par le résumé publié dans l'*Annuaire de l'École des Hautes Études*. De plus, les trois premières leçons de l'année 1937-1938 et toute l'année 1938-1939 sont données dans leur texte intégral. Enfin, en guise d'introduction, on trouvera la traduction commentée de la section A du chapitre IV de la *Phénoménologie de l'Esprit*, parue dans *Mesures* (14 janvier 1939).

9 782070 295289

Bibliothèque nationale, Paris.
D'après photo © Bibl. nat.

Extrait de la publication 80-1 A 29528 ISBN 2-07-029528-1